

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

René VEUTHEY

Le vent (Essais d'élèves)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1934, tome 33, p. 246-247

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

LE VENT

Le fœhn souffla durant la matinée, infiltrant par la moindre fissure un nuage de poussière si fine qu'on ne peut le remarquer. En vain, s'essayant à l'anche de quelque flûte, il en tira des sons aigus ou des sifflements ; en vain, il ébranla le châssis des fenêtres et s'engouffra, comme un cyclone, par la porte une seconde entr'ouverte : la raison pour laquelle je pus rester calme, je l'ignore, et je saurais encore moins dire pourquoi ma tête ne me fit point souffrir.

Joyeux, j'arrivais à la Grande-Allée, les deux mains dans les poches, le veston déboutonné. Longtemps, pour écouter le bruit du vent, je m'arrêtai : à chaque instant ce fracas assourdissant de rafale et de fer d'un bolide qui va sortir du tunnel vous attire et vous prend avec plus de sûreté que l'entonnoir de sable d'un fourmi-lion fait broncher l'insecte et le perd. Par moment, le tumulte semble décroître ; la tempête, s'arrêter. Mais la fourberie se dévoile d'elle-même : le tremplin n'arrête pas le sauteur et l'athlète ne se reprend que pour bondir plus merveilleusement encore.

Ainsi l'orage continue bruyant avec, dans les arbres dépouillés, des heurts de branches et des craquements de bois mort.

Je m'amusais de la folie qui agitait toutes les feuilles : bacchanale hilarante et durable. Quelques-unes, à peine soulevées en l'air, suivaient gauchement un même circuit comme l'hirondelle qui s'emprisonne dans une chambre et ne sait plus en sortir ; puis voilà que, d'un trait, elles s'élèvent, et le courant les emporte. D'autres volent, sur de longues distances, parallèlement à la terre, ainsi que les grands cygnes, le cou tendu, au ras des ondes.

Alors je me mets à marcher, le buste penché comme pour gravir une pente, tout le corps en avant pour vaincre cette résistance : une force inouïe m'écarte, je faillis trébucher ; mon habit flotte, mes cheveux se dressent et s'emmêlent. Qu'importe ! Pour boire la vie intense de tout mon être à la fois, j'avance, dans ce souffle éternel qui tourne sans cesse, les narines dilatées, la bouche ouverte comme, quand on voit la route qui descend devant soi, l'on se redresse sur la selle du vélo, les bras étendus, et la fraîcheur caresse délicieusement le visage.

René VEUTHEY